

Laissez-moi ma liberté

Pour une sociologie pluraliste

MICHAEL TÅHLIN

LAISSEZ-MOI commencer par mes principales conclusions. Premièrement, la sociologie est plus une science qu'un art, mais pas seulement une science, et parfois ni l'un ni l'autre. Il y a eu ces dernières décennies à la fois un mouvement vers la science et vers l'art, le premier étant le plus marqué. Deuxièmement, le pluralisme est peut-être la caractéristique la plus distinctive de la sociologie en tant que discipline académique, ce qui est une bonne chose. Troisièmement, la sociologie manque de pluralisme idéologique ou politique, et la qualité des recherches en souffre. Espérons que la diversité idéologique va bientôt s'étendre au pluralisme de la sociologie.

Science, art et sociologie

Définir la science et l'art d'une manière consensuelle est évidemment difficile. Il n'est pas aisé de définir la sociologie non plus. Elster (2007, p. 445) énonce quatre critères de la scientificité : a) un consensus sur un ensemble de résultats établis ; b) des progrès cumulatifs dans la production de nouveaux résultats ; c) la clarté dans l'exposé favorisant la communication entre professionnels ; et d) la relégation progressive et irrévocable de travaux classiques aux historiens. Il semblerait que les deux premiers critères – l'intersubjectivité et le progrès – sont les critères essentiels, le troisième est la condition et le quatrième une conséquence des deux premiers. Qu'est-ce que l'art ? Une définition acceptable pourrait être que l'art consiste en des expressions humaines de toutes formes ayant pour but de susciter des sensations sensorielles, esthétiques, émotionnelles ou intellectuelles chez celui qui les reçoit (y compris l'artiste). L'art peut être au moins partiellement scientifique au sens mentionné ci-dessus, mais il ne l'est généralement pas, et

il n'est pas important qu'il le soit. Alors que certaines œuvres d'art sont universellement reconnues comme des chefs-d'œuvre, leur signification exacte n'est généralement pas partagée, elle se trouve « dans l'œil du spectateur ». De plus, dans la mesure où l'art fait des progrès, cela ne peut être que d'un point de vue technique (productif) et non essentiel (sensuel, esthétique, émotionnel ou intellectuel). En ce qui concerne les deux derniers critères d'Elster : la clarté d'expression, dans le sens de messages sans équivoque, est une vertu pour la science, mais un vice pour l'art, car elle signifie alors un manque de profondeur et de nuance ; et les classiques sont – avec quelques variations dans l'espace et le temps – une partie célébrée du noyau central (« le patrimoine culturel ») plutôt que volontairement oubliés et relégués à la périphérie.

La sociologie est issue à la fois de la science et de l'art (voir, par exemple, Lepenies 1988). Des définitions mentionnées ci-dessus, il ressort clairement que la sociologie actuelle comprend des éléments à la fois scientifiques et artistiques. De toutes les disciplines des sciences sociales, elle est probablement la plus diversifiée et pluraliste. L'économie, la science politique et la psychologie ont des fondements plus clairement établis et sont toutes plus proches de la science et plus éloignées de l'art qu'elle. L'anthropologie est aussi moins diversifiée que la sociologie, mais plus proche de l'art et plus éloignée de la science que ne l'est la sociologie. Compte tenu de son objet et de son histoire, la diversité interne de la discipline n'est pas surprenante ; aucun aspect de la société humaine n'est clairement exclu de son domaine. Il n'existe pas non plus de point de vue spécifiquement sociologique qui puisse être appliqué à cette grande variété de sujets. Alors que des appels à la défragmentation sont lancés de manière récurrente, il n'y a pas de consensus en vue sur le consensus à

promouvoir, ce qui illustre le caractère pluraliste de la discipline.

Le large éventail de sujets et de perspectives peut être considéré comme l'atout principal de la sociologie – il y a tant de choses intéressantes à étudier et tellement de façons de le faire. La spécialisation peut évidemment stimuler le progrès, mais ne doit pas nécessairement être encouragée : la spécialisation des sous-champs (ou sous-sous-champs) est suffisante. De nombreux sujets traversent les frontières disciplinaires habituelles. Le travail interdisciplinaire favorise le progrès analytique, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, les mécanismes étrangers à ceux qui sont habituellement utilisés peuvent être essentiels pour comprendre le sujet étudié. Ensuite, un fondement interdisciplinaire augmente la validité des résultats de recherche en fournissant des preuves indépendantes issues de plusieurs sources. Enfin, alors que le travail au sein de la discipline est une base importante pour la science normale (au sens de Kuhn), la recherche par-delà des frontières disciplinaires favorise les innovations en confrontant le chercheur à d'autres façons de penser.

Pour l'analyse sociologique – pour la sociologie comme science –, la comparaison est essentielle. Sans elle, il ne peut pas y avoir d'explication : on ne peut mettre au jour les causes qu'en comparant les résultats entre des cas où le facteur causal considéré est présent ou absent, suivant le principe de la logique expérimentale. Abbott (2007) a récemment présenté un programme de ce qu'il appelle la sociologie lyrique, définie comme une activité non comparative et non narrative : dépeignant exclusivement le local, sans aucune référence explicite à un autre temps ou à un autre lieu. C'est aussi proche de l'art que la sociologie peut l'être. La sociologie lyrique peut être considérée comme le genre d'études de cas bien conçues, fournissant une description suggestive. Toutefois, la sociologie comme art est beaucoup plus difficile à pratiquer avec succès que la sociologie comme science : il y a des règles moins claires sur la façon de procéder, des critères moins précis d'évaluation par les pairs, un plus grand rôle joué par le talent que par les compétences acquises, et – en conséquence – une transmission intergénérationnelle moins bien assurée. La sociologie comme art est une part essentielle de notre patrimoine et elle devrait être reprise et

renouvelée dans le cadre de la pratique contemporaine de la discipline ; nous perdriions une partie de notre âme si nous l'abandonnions. Mais ce type d'activité est exceptionnel, avec des exigences redoutables pour les individus qui s'y consacrent. Le risque d'échec, ou au moins de médiocrité, est donc important, et la sociologie médiocre en tant qu'art est moins utile que la sociologie médiocre en tant que science.

Certains veulent aller plus loin dans le pluralisme en considérant la sociologie comme un art mais aussi l'art comme une sociologie, ce qui va sûrement trop loin. Par exemple, en débattant du « tournant littéraire » en sciences sociales, Brinkmann (2009) suggère que les connaissances fictives et scientifiques sont épistémologiquement identiques : « les écrits littéraires ou la fiction et les écrits scientifiques ou factuels ne diffèrent que du point de vue des prétentions des auteurs concernant leur texte » (p. 1388). Il demande rhétoriquement si « [certains] écrits littéraires [ne sont] pas tout aussi vrais que ceux de Baumann, Sennett et Baudrillard » (p. 1391). Si oui, Baumann *et consortes* sont autant romanciers que sociologues, ce qui peut expliquer leur popularité. Un point de vue plus raisonnable (voir Edling et Rydgren 2011, p. 4) est que la fiction peut légitimement et utilement s'inscrire dans la sociologie, mais seulement dans le contexte de la découverte (comme une source d'idées), jamais dans celui de la justification (évaluant la conformité entre les idées et la réalité).

La sociologie comme science est le cœur de la discipline. Tous les arguments courants contre la faisabilité d'une sociologie scientifique s'effondrent face à une analyse plus poussée (voir Collins, 1989). Est-ce que la sociologie pêche par manque de conclusions établies ? Est-ce que les nouveaux résultats ne parviennent pas à être cumulatifs ? Est-ce que le monde social est fondamentalement imprévisible ? Est-ce que les lois sociologiques sont toujours systématiquement contredites ? Est-ce que la réalité sociale est une pure construction sociale ? La réponse à toutes ces questions est clairement non, ce qui n'est guère objet de controverses – aucun sociologue sérieux ne croit vraiment que des connaissances sociologiques significatives ne peuvent pas être produites. Pourtant, le pessimisme quant aux perspectives de progrès n'en est pas

moins très répandu dans la discipline – il y a presque toujours une « crise » – et il est intéressant de se demander pourquoi. Une raison importante de ce désarroi pourrait être la tendance de la sociologie à poser impétueusement des questions nouvelles, plutôt que d'évaluer soigneusement les réponses aux anciennes ; le modèle théorique de Parsons a, par exemple, été abandonné dans les années 1960 non pas parce que ses conclusions s'étaient révélées fausses, mais parce que ses questions étaient de plus en plus perçues comme non pertinentes dans un environnement social et politique transformé (voir Ahrne, 2007, p. 74 et suivantes). En conséquence, le caractère cumulatif d'une partie des connaissances sociologiques n'est socialement pas reconnu (Collins, 1999). Pour ceux qui le cherchent, il existe, mais peu le cherchent parce que les anciens résultats apparaissent « dépassés » à la lumière des nouvelles pistes d'investigation. Alors que vivre avec son temps fait partie de l'identité et de l'attractivité de la sociologie, plus de persévérance permettrait probablement des avancées à terme.

Surmonter les préjugés

Ces dernières années ont vu non seulement un « tournant littéraire » en sciences sociales, mais aussi ce qu'Elster (2007, p. 455) appelle un « tournant analytique » : une envie de « clarté et [d']explicitation ». Une partie importante de ce mouvement a consisté à exiger toujours plus de preuves empiriques, non seulement dans la recherche, mais aussi dans la politique et la pratique. La médecine fondée sur les faits (Antman *et al.*, 1992) a été pionnière à cet égard (voir Dixon-Woods *et al.* 2006, p. 29). En économie, depuis les années 1990, il y a eu une obsession pour les stratégies d'« identification » (Manski, 1995 ; Angrist et Pischke, 2009), afin de se rapprocher le plus possible de l'idéal des expériences aléatoires. En science politique, King *et al.* (1994) ont affirmé avec force et influence que les études empiriques qualitatives devraient être guidées selon la même logique que la recherche quantitative. En psychologie, les méta-analyses indiquent que les variations considérables entre résultats empiriques issus de différentes études portant sur des phéno-

mènes similaires sont davantage dues à des erreurs de mesure qu'à des effets contextuels systématiques, suggérant un modèle de résultats qui est beaucoup plus cumulatif que ce qu'on avait reconnu jusqu'ici (Schmidt, 2010). Et en sociologie les conceptions des recherches qualitatives et quantitatives ont eu tendance à converger, en partie sous l'étiquette des « méthodes mixtes » (Small, 2009 et 2011).

Qu'avons-nous fait ces dernières années ? Des objections ont été soulevées contre le primat général selon lequel les données quantitatives à grande échelle fournissent les preuves dans la science sociale empirique. Small (2009) affirme que les chercheurs qui mènent des enquêtes qualitatives ne devraient pas fonder leurs stratégies de collecte de données sur les principes de l'inférence issus de la recherche quantitative sans esprit critique. Comme des enquêtes aux effectifs limités ne peuvent de toute façon jamais satisfaire à ces principes, il est préférable d'utiliser d'autres critères, spécifiquement développés pour l'enquête qualitative. Son principal exemple est l'échantillonnage guidé par le principe de saturation (voir, par exemple, Yin, 2002), selon lequel de nouveaux cas sont ajoutés séquentiellement jusqu'à ce qu'ils n'apportent aucune information supplémentaire. Cette approche est clairement problématique. La principale contribution de la recherche qualitative est de fournir plus de profondeur que ne peuvent le faire les enquêtes aux effectifs importants. Dans ce contexte, la saturation rapide (petits effectifs) ne doit pas être visée : si rien de nouveau n'est appris après avoir examiné seulement un petit nombre de cas, c'est que l'information acquise n'est pas profonde mais superficielle. Les recensions systématiques (l'équivalent d'une méta-analyse dans la recherche quantitative) sont sans doute un moyen plus prometteur de résoudre les problèmes d'inférence dans la recherche qualitative. Bien que cette méthodologie ne soit pas encore bien développée (Dixon-Woods *et al.*, 2006), combiner l'information provenant de nombreuses enquêtes aux effectifs limités dans un ensemble plus vaste de données semble être une bonne approche. Hodson (2001) propose un exemple intéressant de combinaison de données ethnographiques issues de nombreuses études afin d'aboutir à des conclusions générales par

l'analyse quantitative. Mais il est sans doute vrai que la logique de l'analyse de données à grande échelle n'est pas le seul type de recherche scientifique empirique légitime. Brady et Collier (2004) distinguent les analyses statistiques de données quantitatives (DSO ⁽¹⁾) des observations processuelles (CPO ⁽²⁾), ces dernières étant fondées sur un raisonnement qualitatif plutôt que quantitatif. L'analyse comparative systématique d'un petit nombre de cas critiques est souvent nécessaire au développement d'explications valides ; voir Freedman (2008) pour une discussion fondée sur les sciences de la santé et Mahoney (2010) pour un examen de questions similaires en science politique.

Un second type de réaction au tournant analytique des années 1990 est l'appel de Burawoy (2005) à une « sociologie publique ». Burawoy distingue quatre types de sociologie, qu'il place dans un système de production de connaissances où chacune a un rôle : la sociologie « professionnelle » (recherche dominante et enseignement), la sociologie « critique » (critique académique des approches dominantes), la sociologie « de la politique » (recherche dominante appliquée à la société) et la sociologie « publique » (critique de la société conventionnelle). Burawoy soutient que la sociologie publique a été marginalisée dans la période récente et a besoin d'être revitalisée. Non seulement les sociologues devraient s'impliquer davantage et de manière plus visible dans la sphère publique à titre individuel, mais le collectif des sociologues – par exemple sous la forme de l'Association américaine de sociologie (ASA) – devrait engager une action politique commune. Par exemple, en tant que président de l'ASA, Burawoy a promu avec succès une dénonciation collective officielle de la guerre en Irak, surmontant l'opposition de près d'un tiers des membres de l'ASA.

En tant qu'analyse réfléchie de la société, la sociologie publique peut être considérée comme une contrepartie potentiellement utile de son opposé : l'évaluation de la sociologie par la société. Cela correspond à l'héritage de la critique sociale de notre discipline. Mais cela implique des dangers évidents, comme de nombreux commentateurs l'ont déjà noté

(voir, par exemple, Goldberg et Van Den Berg, 2009). On ne voit pas ce qui peut sortir de bon des déclarations politiques collectives des associations scientifiques professionnelles, mais il est facile d'en voir les résultats négatifs, notamment une dégradation de la position sociale de la discipline (voire même le risque qu'elle se ridiculise) causée par cet étalage public de partialité. De plus, même pour les sociologues à titre individuel, comment les résultats de recherche sur des questions factuelles pourraient-ils susciter des jugements politiques normatifs ? Le seul fondement raisonnable serait de spécifier minutieusement la manière dont on en est venu à associer les connaissances issues de la recherche à des considérations idéologiques. Un exemple issu du débat public actuel est l'ouvrage de Wilkinson et Pickett (2009), *The Spirit Level : why more equal societies almost always do better*. Les résultats de cette recherche, s'ils sont fiables (c'est le cas), pourraient être utilisés comme un argument légitime pour faire de l'égalité un objectif politique. Mais il faut noter que le fondement de l'argumentaire est instrumental plutôt que (comme Burawoy l'aurait fait) réfléchi.

Qu'en est-il de la relation, en sens inverse, de l'idéologie vers la recherche ? Les convictions politiques sont souvent des motifs importants de recherche, mais il est crucial de séparer strictement l'idéologie de la recherche en dehors du choix du sujet. À l'autre bout de la chaîne, les résultats de recherche impartiaux ont une utilité politique beaucoup plus grande que ceux qui sont orientés idéologiquement, à la fois parce qu'ils ont une validité empirique plus forte et parce qu'ils seront davantage pris au sérieux par un public plus large. Paradoxalement, moins la politique et l'idéologie joueront un rôle dans le processus de recherche, plus la science sera pertinente et politiquement utile.

La plus grande spécificité de la sociologie, et peut-être son plus grand atout, c'est sa diversité : le large éventail de sujets traités, les perspectives théoriques et les approches méthodologiques font de la sociologie une discipline passionnante. En revanche, il y a malheureusement peu de diversité concernant l'idéologie ; la gamme des points de vue politiques est trop étroite. Le principal problème n'est pas que l'écrasante majorité des sociologues ont des idées de gauche (voir, par

(1) Note du traducteur : « Data set observations ».

(2) Note du traducteur : « Causal process observations ».

exemple, Klein et Stern, 2006), bien que ce ne soit pas sans poser problème pour une discipline visant à comprendre l'ensemble de la société, mais que ces idées influencent les recherches sociologiques en produisant des préjugés. Par exemple, bien que les mécanismes de la productivité soient essentiels pour rendre compte des inégalités, ils ont tendance à être ignorés ou rejetés dans la plupart des recherches sociologiques sur la stratification, ce qui laisse la sociologie avec des explications inutilement faibles dans l'un de ses champs fondamentaux. Ce rejet est principalement idéologique, comme le montre l'utilisation spontanée et généralisée des critères de la productivité dès que les sociologues répondent à leurs propres questions pratiques (comme la sélection des étudiants et le recrutement du personnel, la promotion et la fixation des salaires). Lipset (1994) aborde la relation entre la politique et la recherche en analysant la sociologie américaine des deux décennies suivant la Seconde Guerre mondiale. La plupart des sociologues de premier plan de cette époque, comme Merton, Parsons et Lipset lui-même, et même Davis, un futur symbole présumé de l'idéologie de droite (cf. Davis et Moore 1945), étaient des sympathisants de gauche et étaient souvent membres d'organisations socialistes. S'agissant de la qualité scientifique, cependant, on jugeait que ces préférences politiques influençaient de manière inacceptable leurs recherches. Le but de la sociologie devait être de découvrir comment la société fonctionne, non pas de confirmer les idées préconçues du chercheur. Bien qu'en pratique naïf dans une certaine mesure, c'est un idéal louable qui semble avoir été suivi avec un certain succès à l'époque relatée par Lipset. Le modèle d'une recherche neutre vit encore, mais est peut-être moins bien considéré qu'avant le tournant radical de la fin des années 1960. Espérons que la sociologie puisse bientôt être capable d'embrasser la diversité à ce niveau aussi et devenir davantage pluraliste.

M. T. (Université de Stockholm)

Traduit de l'anglais par Anne Unterreiner

Bibliographie

- Abbott, Andrew, 2007. « Against narrative : A preface to lyrical sociology », *Sociological Theory*, n° 25, p. 67-99.
- Ahrne, Göran, 2007, *Att se samhället* [To See Society], Malmö, Sweden, Liber.
- Angrist, Joshua D. et Jörn-Steffen Pischke, 2009, *Mostly Harmless Econometrics. An Empiricist's Companion*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- Antman, Elliott M. *et al.*, 1992, « A comparison of results of meta-analysis of randomized control trials and recommendations of clinical experts », *Journal of the American Medical Association*, n° 268, p. 240-248.
- Brady, Henry E. et David Collier (eds.), 2004, *Rethinking Social Inquiry : Diverse Tools, Shared Standards*, Lanham, Md., Rowman & Littlefield.
- Brinkmann, Svend, 2009, « Literature as qualitative inquiry. The novelist as researcher », *Qualitative Inquiry*, n° 15, p. 1376-1394.
- Burawoy, Michael, 2005, « 2004 presidential address : For public sociology », *American Sociological Review*, n° 70, p. 4-28.
- Collins, Randall, 1989, « Sociology : Pro-science or antisocial ? », *American Sociological Review*, n° 54, p. 124-139.
- Collins, Randall, 1999, « Socially unrecognized cumulation », *The American Sociologist*, n° 30, été, p. 41-61.
- Davis, Kingsley et Wilbert E. Moore, 1945, « Some principles of stratification », *American Sociological Review*, n° 10, p. 242-249.
- Dixon-Woods, Mary *et al.*, 2006, « How can systematic reviews incorporate qualitative research ? A critical perspective », *Qualitative Research*, n° 6, p. 27-44.
- Edling, Christofer et Jens Rydgren, 2011, « Introduction », p. 1-20, in Edling, C. et J. Rydgren (eds.), *Sociological Insights of Great Thinkers. Sociology through Literature, Philosophy, and Science*, Santa Barbara, Ca., Praeger.
- Elster, Jon, 2007, *Explaining Social Behavior. More Nuts and Bolts for the Social Sciences*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.
- Freedman, David A. 2008, « On types of scientific inquiry : The role of qualitative reasoning. », p. 300-318, in Box-Steffensmeier, J., H.E. Brady et D. Collier (eds.), *The Oxford Handbook of Political Methodology*, Oxford, Oxford University Press.

Goldberg, Avi and Axel van den Berg, 2009, « What do public sociologists do ? A critique of Burawoy », *Canadian Journal of Sociology*, n° 34, p. 765-802.

Hodson, Randy, 2001, *Dignity at Work*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.

King, Gary, Robert O. Keohane et Sidney Verba, 1994, *Designing Social Inquiry : Scientific Inference in Qualitative Research*, Princeton, NJ, Princeton University Press.

Klein, Daniel B. et Charlotta Stern, 2005, « Professors and their politics : The policy views of social scientists », *Critical Review*, n° 17, p. 257-303.

Lepenes, Wolf, 1988, *Between Literature and Science : The Rise of Sociology*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.

Lipset, Seymour Martin, 1994, « The state of American sociology », *Sociological Forum*, n° 9, p. 199-220.

Mahoney, James, 2010, « After KKV. The new methodology of qualitative research », *World Politics*, n° 62, p. 120-147.

Manski, Charles F., 1995, *Identification Problems in the Social Sciences*, Cambridge, Ma., Harvard University Press.

Schmidt, Frank L., 2010, « How to detect and correct the lies that data tell », *Perspectives on Psychological Science*, n° 5, p. 233-242.

Small, Mario Luis, 2009, « “How many cases do I need ?” On science and the logic of case selection in field-based research », *Ethnography*, n° 10, p. 5-38.

Small, Mario Luis, 2011, « How to conduct a mixed methods study : Recent trends in a rapidly growing literature », *Annual Review of Sociology*, n° 37, p. 57-86.

Wilkinson, Richard et Kate Pickett, 2009, *The Spirit Level. Why More Equal Societies Almost Always Do Better*, London, Allen Lane.

Yin, Robert K., 2002, *Case Study Research*, Thousand Oaks, Ca., Sage.